

COMMENT AIDER MON ENFANT A S'ORIENTER...

UN CONTEXTE BIEN PARTICULIER : L'ADOLESCENCE ...

Les premiers choix d'orientation se font à l'adolescence, période particulière de bouleversements, de transformations corporelles, de construction intellectuelle et affective et de réaménagement psychique...

Or, «ce caractère monstrueux, au sens de la surprise et du vécu d'étrangeté de ses transformations corporelle, pulsionnelle, cognitive, peut déclencher chez l'adolescent et en écho avec son entourage, une réaction d'affolement, de répulsion, d'effroi, et une anticipation péjorative de ce qui va advenir» (Dr Girardon, « [Ecole, quand la phobie prend le dessus](#) » p. 224)

Mais l'adolescent va en même temps chercher à s'autonomiser, prendre de la distance par rapport à l'entourage familial et chercher à construire sa propre identité. Il s'interroge sur qui il est, à qui il a envie de ressembler, quel avenir se construire...

Dans ce cheminement, il peut à la fois prendre modèle sur ses parents et chercher à s'en distinguer, voire s'y opposer, en essayant de construire sa propre voie.

Ainsi, demander à un jeune de 15 ans (âge du premier palier d'orientation- classe de 3ème) ou de 17 ans, voire plus : « Maintenant, que veux-tu ? Qui seras-tu ? » peut être source d'angoisse et singulièrement pour nos enfants aux prises avec des « troubles anxieux »...

Eux qui ont peur « de ne pas être à la hauteur » devant le «devoir » à rendre, l'exposé à réaliser, comment pourraient-ils se projeter dans un futur inconnu ?...

Plus nous sommes anxieux, plus le changement représente une menace et plus quitter le «connu» (même s'il est source de souffrance) peut s'avérer difficile !...

«Nos jeunes -nous dit une maman sur notre groupe Facebook- ont très souvent une problématique d'angoisse, de manque de confiance et d'estime de soi, une grande souffrance, qui les empêchent de se projeter dans l'avenir ...»

«La psychologue -nous confie une autre- dit que mon fils n'était pas capable de se projeter au-delà du lendemain ou du surlendemain...Il ne fallait pas lui parler d'avenir» (mais elle ajoute :

« j'accepte cela maintenant et cela va beaucoup mieux »...)

Une autre maman témoigne : « Mon fils, qui a 18 ans, est dans le refus global et total de ce qui touche à l'instruction, au scolaire »...

C'est ainsi que « nos jeunes ne pourront entamer le parcours d'orientation , ajoute une autre maman, que lorsqu'ils seront sur la voie d'une libération, qui leur permettra d'intégrer et d'essayer de décoder leurs angoisses et **d'améliorer leur estime de soi** »...

Qui peut les aider dans ce besoin -préalable à toute démarche d'orientation- de reconnaissance de leur souffrance, d'explicitation de ce qui leur arrive ?...

LES SOINS :

Les parents devront avoir d'abord recours aux professionnels du « soin »...

Nous renvoyons ici à la rubrique de notre site: «[le regard des professionnels/les différentes thérapies](#)» et «[établissements de la FSEF](#)», sur notre site, ainsi qu'à la rubrique « [le soutien aux familles](#) »...

En effet, « une clé de l'orientation de nos jeunes en difficulté serait d'abord de diminuer leurs angoisses, de les aider et les soutenir dans leur travail sur l'estime de soi » ...

Cela demande également un encouragement permanent de la part des professionnels de santé, des enseignants, des conseillers d'orientation...

- C'est ainsi qu'une maman évoque la psychiatre qui travaille avec sa fille sur la « problématique rêve/réalité»: «son coaching a été primordial dans sa thérapie, ce qui lui a redonné confiance en elle et en son avenir et lui a permis de reprendre en Terminale et ainsi son projet « a pu prendre forme ».

- Une autre maman évoque l'importance du regard porté sur l'adolescent par des enseignants bienveillants (le prof de dessin qui confirme les talents de cet adolescent, qui veut être dessinateur ou décorateur).

Ce n'est souvent qu'à la fin de ce parcours qu'un « ciblage professionnel» - prenant en compte leur personnalité, leurs spécificités (précocité, hypersensibilité, troubles anxieux, etc) - pourra avoir lieu...

Une chose que nous, les parents, ne devons jamais perdre de vue dans ce parcours sinueux de l'orientation, est **de ne pas voir uniquement notre enfant comme un élève mais comme un jeune en devenir...**

Prenons le temps de l'accompagner à son rythme dans ce long cheminement, chacun étant différent, et ne réagissant pas de la même façon aux différentes propositions qui lui sont faites par les institutions, pour l'aider dans son « orientation» scolaire et professionnelle...

LE LACHER PRISE...

Ensuite, il faudrait aussi aborder «l'incontournable question du lâcher-prise» :

En effet, nous parents, nous qui voulons le meilleur pour nos enfants, nous ne pouvons décider pour eux... (« elle n'a aucune idée, dit une maman, c'est difficile pour l'aider à choisir «LA» bonne orientation»)...

Il nous faut essayer de mettre à distance notre projet (notre rêve ?), notre désir (de revanche ?), nos peurs devant ce monde si anxiogène, pour mieux **accompagner** nos enfants dans leur «orientation»...

LA CONFIANCE:

Nous devons avoir confiance en nos enfants!

« J'ai une confiance aveugle en l'avenir et en lui, bien plus qu'en moi-même », nous dit une maman...

«Développer une confiance pour la transmettre à son enfant est chose possible (...) Cette démarche demande de se détacher du système général de croyances, de désirs, d'appartenance à un système dit «classique», c'est-à-dire ce qui est considéré comme la norme (...) Un problème pointé de notre système scolaire est pourtant que cette norme est actuellement basée sur un idéal d'apprentissage très cognitif, destiné à la sélection d'une élite tout en produisant une augmentation des inégalités sociales»...(Dr M.Robin: Ado désemparé cherche société vivante,)

En effet, si nous croyons que “tout est joué à 15 ans”, alors le fardeau devient trop lourd pour le jeune... et pour nous !...

Cette confiance en l'avenir est primordiale pour que nous, les parents, (mais aussi les professionnels qui rencontrent nos enfants pour les aider à s'orienter) nous participions sans trop d'inquiétude à “leur” cheminement vers “leur” réussite!

ETRE AIDES :

Et il peut être parfois souhaitable, pour que nous soyons aidés -nous, les parents- dans cet accompagnement de nos enfants, dans ce «lâcher-prise», de rencontrer un professionnel , un ami, un parent ouverts à cette problématique de l'orientation et aux enjeux que celle-ci représente pour nous-mêmes autant que pour nos enfants...

Souvent en effet, dans les témoignages des parents de la page Facebook de notre Association, s'exprime une certaine crispation sur l'avenir (même si elle s'atténue quand on comprend que la phobie va durer un moment...)

Pourtant, il semble indispensable de laisser nos jeunes suivre leur chemin...

Et nous pouvons le faire si nous, parents, «déstressons», en nous rappelant également...

LE CONTEXTE SOCIAL ET ECONOMIQUE...

- nombreuses sont les personnes qui n'exercent pas le métier pour lequel elles ont été formées, mais qui ont saisi les opportunités, valorisé des compétences et connaissances transférables,

- le monde du travail va changer dans les temps à venir, des métiers vont disparaître, d'autres apparaître. Cela touchera aussi des métiers hautement qualifiés aujourd'hui. Aussi, le diplôme n'est pas forcément synonyme d'avenir radieux, alors que ces métiers semblent aujourd'hui encore protégés.

ETRE A L'ECOUTE DE LEURS INTERETS ET DE LEURS ENVIES :

Ce qui est primordial, c'est de garder en tête que la motivation est basée sur le plaisir, l'envie.

Le psychiatre David Gourion l'explique très bien dans son ouvrage ([La fragilité psychique des jeunes adultes](#)), quand il décrit le circuit de la dopamine / système neurobiologique de la récompense et de la motivation...

D'où l'intérêt de partir des centres d'intérêts des jeunes, de leurs projets, même s'ils nous paraissent irréalistes, flous, du domaine du «rêve», de «l'envie» même s'ils se situent en dehors de la sphère scolaire , car ils leur permettent d'allumer ou de maintenir une "petite flamme", même si ce n'est pas celle qu'on attend en espérant les voir réussir leurs études! Ce sont des «leviers à activer»!...

«Sa passion le sauve» dit une maman...

«C'est rassurant de la voir se projeter dans l'avenir -dit une autre- elle qui ne sort pratiquement pas de la maison»!...

«Sa phobie scolaire n'entrave en rien ses projets» nous dit une autre...

«Il a fallu qu'on le déscolarise pour qu'il se pose la question (il veut être océanographe)»...

«Sa phobie ne sera pas un frein à ses rêves (être pâtissière)»...

«Pour mon fils, que ce soit avant ou après la phobie, rien n'a changé (il veut faire du montage audio): il se projette de nouveau»...

- leurs capacités d'adaptation leur permettront de se réorienter, de bifurquer dans un monde où le changement est rapide.

Ces capacités s'exercent ailleurs qu'à l'école et il faut les favoriser (même si, pour pouvoir s'adapter, il faut que l'angoisse ait baissé).

Voyez cette intéressante réflexion du Dr Xavier Pommereau sur l'orientation :

https://www.lemonde.fr/o21/article/2016/12/06/xavier-pommereau-faites-un-bilan-de-vos-competences-de-vie_5044349_5014018.html

LES «SOFT SKILLS !...

- Enfin, dans un monde robotisé, les « soft skills » (compétences personnelles, comportementales) vont prendre plus d'importance que les compétences techniques. Ce sont ces « soft skills », qui vont faire la différence en entreprise.

<https://www.forbes.fr/management/les-15-soft-skills-a-maitriser-en-entreprise/>

Nous savons que nos enfants rencontrent des difficultés particulières (passagères à l'échelle d'une vie !) mais il nous paraît nécessaire de relativiser la question de l'orientation et la pression qu'elle exerce sur les jeunes et les parents.

Car, « ce que l'adolescent recherche au fond, ce n'est pas d'abord le diplôme, mais l'estime et l'amour inconditionnel de ses parents, c'est-à-dire la certitude d'être aimé quelles que soient ses capacités et de bénéficier d'une estime collective QUEL QUE SOIT SON METIER » (Dr M. Robin)

NOS ENFANTS SERAIENT-ILS A LA CHARNIERE ENTRE DEUX MONDES ?...

Enfin, nous trouvons que nos enfants expriment peut-être, au-delà des difficultés personnelles qui déclenchent la phobie scolaire, ce que la sociologue Cécile Van de Velde explique : ils sont la charnière entre deux mondes, ils expriment par leur mal-être à l'école, l'inadaptation de l'école à cette société naissante, à ces nouvelles aspirations individuelles vers plus de sens, de réalisation personnelle... (cf sa grande enquête "Génération Quoi ?" dont on peut trouver les vidéos sur dailymotion)...

UN TEMOIGNAGE :

«J'ai arrêté l'école en troisième... et aujourd'hui, je prépare un doctorat en droit»

Roderick n'a jamais passé son brevet ni été au lycée. Après avoir travaillé quelques années, il a passé une capacité en droit en cours du soir, puis réussi licence et master à La Sorbonne.

«Les échecs font (aussi) partie de la réussite, car sans mes échecs, je ne serai jamais parvenu où j'en suis maintenant.

J'ai arrêté l'école à 16 ans après un parcours scolaire catastrophique. J'ai toujours été le dernier de ma classe. J'ai connu de nombreuses exclusions, convocations chez le juge pour enfant, en conseil de discipline, au rectorat. Au collège, j'ai redoublé deux fois — sixième et troisième — et j'en suis parti sans le brevet. Je n'ai donc jamais mis un pied au lycée.

Je suis alors entré dans l'armée, sans conviction ni patriotisme, mais il s'agissait à l'époque du seul employeur susceptible de me nourrir et de me loger, et qui recrutait sans formation. Passé cette expérience, j'ai enchaîné des petits boulots : livraison de pizzas, distribution de publicités dans le métro, petits chantiers au noir.

J'ai aussi tenté une formation de paysagiste dans une école à Vincennes [Val-de-Marne]. Mais, pic de la crise oblige — nous étions en 2010 — aucune entreprise ne recrutait. J'ai donc quitté cette formation pour retourner à mes petits boulots alimentaires.

«Une passion pour le droit»

En septembre 2011, j'ai croisé un ami du collège, qui était rentré en fac de droit. Il m'a parlé d'une équivalence au bac, une capacité en droit, une formation gratuite en cours du soir en deux ans qui me permettrait soit d'entrer en fac (et pas seulement en droit), soit de passer les concours de la fonction publique.

Je me suis lancé dans cette formation, à La Sorbonne. Je ne connaissais absolument rien. Qu'est-ce que le droit? Quelle est la différence entre un maire et un préfet ? Entre un juge et un procureur? Entre l'Etat et une mairie?

La formation a été exigeante. J'ai parfois travaillé toute la nuit pour lire des bouquins et répondre à mes questions sur la société. Et puis je me suis découvert une passion pour le droit. J'ai découvert les institutions, les enjeux des grands débats relatifs à la démocratie ou aux questions sociales...

Après l'avoir validé haut la main, j'ai intégré une licence de droit, puis un master de droit public, que j'ai obtenu avec mention. J'ai été recommandé par plusieurs de mes professeurs pour intégrer Sciences Po Paris, dont j'ai passé le concours, et obtenu la note de A (soit la note maximale). Mais j'y ai finalement renoncé pour débiter un doctorat en droit à La Sorbonne, qui débutera à la rentrée prochaine.

En parallèle, j'ai obtenu un poste d'assistant de justice en cour administrative d'appel. Preuve qu'en plus d'être diplômé, cela peut déboucher sur de très belles opportunités !

Aucun bac ne prépare à la fac de droit. J'ai été bien meilleur élève que des bacheliers ES obtenus avec mention très bien, et bien moins bon que certains élèves issus d'un DAEU [diplôme d'accès aux études supérieures] ou d'une capacité en droit comme moi.

Je tire une évidence de mon expérience: le parcours scolaire du collège-lycée n'est absolument pas prédéterminant pour la réussite à l'université.»

(Le Monde, 15/01/2018)

Groupe de travail de l'association APS.